



Un village des Apennins à la croisée des chemins

Cristina Del Biaggio et Camille Noûs



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rga/7197>

ISSN : 1760-7426

Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Référence électronique

Cristina Del Biaggio et Camille Noûs, « Un village des Apennins à la croisée des chemins », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], Lieux-dits, mis en ligne le 09 septembre 2020, consulté le 27 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rga/7197>

Ce document a été généré automatiquement le 27 octobre 2020.



La Revue de Géographie Alpine est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Un village des Apennins à la croisée des chemins

Cristina Del Biaggio et Camille Noûs

Photo 1. Via Francegina, Italie.

- 1 À quelques centaines de mètres de ce petit village dans les Apennins toscans, dont je ne dévoilerai pas le nom, passe un important axe routier, l'autoroute A15, qui relie la plaine du Pô à La Spezia, soit le riche bassin industriel à la mer... Il n'y a désormais que des motardes et quelques amateurs et amatrices de la lenteur qui prennent la route provinciale par le col de la Cisa. Encore moins sont ceux qui quittent cette route pour découvrir les petits villages parsemés sur les coteaux.
 
- 2 Nous l'avons fait, Alberto Campi et moi, cet été lors de nos vacances où l'on s'était fixé seulement deux règles. Règle numéro 1 : atteindre, depuis le Nord de l'Italie, Castelvoturno, dans les environs de Naples, pour aller voir la Cooperativa Esperanto, à qui, avec un groupe d'amies et connaissances, nous avons précommandé 2000 bouteilles de coulis de tomates éco-solidaires. Règle numéro 2 : ne jamais prendre l'autoroute. C'est comme cela que nous avons parcouru, avec notre Fiat Panda rouge, en à peine deux semaines, 3500 km. Vitesse moyenne : 40 km/h.
- 3 Dans une de ces étapes du périple, nous nous sommes arrêtés dans un village aux pieds du col de la Cisa. C'est là qu'une amie, Maria, connue dans le cadre d'un terrain de recherche et vivant dans la région, nous a amenés manger chez Dina, qu'elle aime appeler, avec beaucoup d'affection, « Dinona ». Dina est la propriétaire d'une trattoria, un bistrot, qui ne porte que le nom de sa fonction : Trattoria. Nous y avons mangé copieusement des plats de la région. La sauce avec laquelle Dina a assaisonné les raviolis aux herbes indique carrément leur vallée de provenance. Dina les a servis avec de la sauce tomate. Dans la vallée d'à côté, située dans la région des Marches, l'huile d'olive et les tomates laissent la place au beurre et au parmesan.

Photo 2. Trattoria de Dina



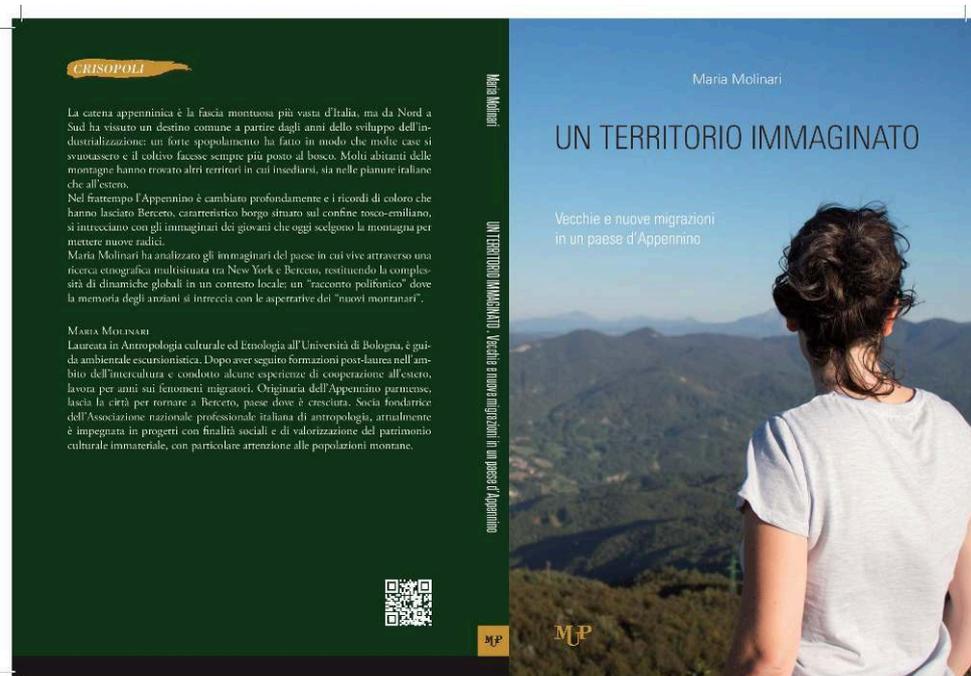
Photo : Alberto Campi, août 2020.

- 4 Dina est une hôte passionnée et passionnante. Elle adore s'entretenir avec les client-es de sa trattoria, qui, désormais, est gérée par sa fille et son fils. C'est ce que nous faisons, nous aussi, à la fin du repas en compagnie d'une poignée d'hommes qui jouent aux cartes. La discussion s'intéresse vite à ceux qui partent et qui arrivent dans cette zone des Apennins où il y a plus de maisons vides qu'occupées. Et quand elles le sont, ce n'est que le temps des vacances. Des résidences secondaires pour les enfants et petits-enfants d'émigrantes qui se sont jadis transférées soit en plaine soit en France, en Belgique ou en Suisse.
- 5 Mais depuis que la Via Francigena, qui passe dans la région pour rejoindre in fine Rome, a été créée, il y a aussi des pèlerins qui transitent par là. Pourtant cette année, dit-on sur la terrasse, mêmes les pèlerins délaissent la région. Peur de la COVID-19. Et pour les rares personnes qui se sont mises en marche, c'est difficile de trouver des hébergements bon marché, les chambres à bas prix, partagées, ne sont pas « coronavirus compatibles ». Mais, et de manière inespérée, la COVID est aussi source d'un espoir renouvelé : des retraité-es qui ont vécu le confinement dans des petits appartements dans les centres urbains en plaine cherchent des maisonnettes à rénover dans les Apennins. Aux dires des personnes sur la terrasse, elles seraient nombreuses. Elles cherchent des échappatoires, aussi par peur d'une « deuxième vague à l'automne ». « Espérons-le », dit Dina, qui s'étonne du fait que, ces dernières années, des familles aient acheté des maisons dans la région : une famille russe, une famille anglaise, des Chinois-es. « Si on me l'avait dit, il y a 30 ans, je ne l'aurais jamais cru », ajoute-t-elle, incapable de comprendre ce que ces personnes cherchent dans un territoire qui, à ses yeux, a très peu à offrir.
- 6 S'il y a ainsi ceux qui cherchent un petit bout de paradis dans ces vallées et ces montagnes, il y a aussi ceux qui, en revanche, y arrivent par hasard, parce que les politiques migratoires nationales en ont décidé ainsi, à leur place. Avant l'arrivée au

pouvoir de Salvini, il s'agissait de demandeurs et demandeuses d'asile accueillies dans la région, dans les communes de Berceto et Bove, dans le cadre de projets gérés par la Cooperativa Fantasia. Une répartition sur le territoire national, décidée par Rome, critiquée par Maria Molinari – oui, la même Maria qui nous a fait découvrir les délices de Dina – dans son livre *Un territorio immaginato. Vecchie e nuove migrazioni in un paese d'Appennino*¹ (Molinari, 2020, page 105) :

- 7 « Ce qui a été réalisé dans certains cas a été d'envoyer les personnes au *confino*² : accueillir dans des lieux dépeuplés ou dans des fractions de quelques centaines d'habitantes, parfois dans des refuges de montagne où l'isolement et la non-connaissance du système, de la nouvelle culture, de la langue, l'éloignement avec la famille et l'absence de travail ou encore l'impossibilité de bouger, créent un isolement nuisible et qui est aggravé par le fait d'être confinée pendant des mois (parfois jusqu'à quelques années) dans une localité de montagne où personne ne passe. Ainsi faisant, on ajoute marginalisation à la marginalisation, silences à silences. Cette double marginalisation n'est positive ni pour la personne ni pour le territoire dans lequel elle est contrainte à vivre. »

Photo 3. Couverture du livre de Maria Molinari, *Un territorio immaginato*, 2020



© Mup Editore

- 8 Si, comme nous l'explique Maria, pour la majorité des personnes à la recherche d'un refuge, l'expérience en montagne n'est qu'une étape, parfois douloureuse, pour d'autres c'est le début d'une nouvelle vie. Pourtant, parmi ces voyageurs et voyageuses, qui arrivent dans la région parce que contraintes, une poignée y reste, car elle a trouvé un travail, et parfois a réussi à faire venir sa famille. Ces montagnes, elles ne veulent plus les quitter.
- 9 Certainement une autre source d'étonnement pour Dina, à qui, hélas, je n'ai pas posé la question...

BIBLIOGRAPHIE

Molinari M, 2020.- *Un territorio immaginato. Vecchie e nuove migrazioni in un paese d'Appennino* (MUP Editore).

NOTES

1. Traduction : « Un territoire imaginé. Ancienne et nouvelles migrations dans un village des Apennins ».

2. Peine restrictive de la liberté individuelle consistant en l'obligation de résider dans un lieu isolé et éloigné. Transformé en 1930 d'une peine à une mesure de police, il a ensuite été déclaré constitutionnellement illégal et remplacé par l'obligation de résider dans une municipalité spécifique, à titre préventif (définition du *Vocabulaire Treccani*). Il est aujourd'hui utilisé en italien comme synonyme de « relégation », « bannissement ». A noter que le terme « *confine* » est aujourd'hui couramment utilisé en italien pour définir la « frontière ». La proximité sémantique entre « *confine* » et « *confino* » est intéressante à souligner, et mériterait à elle seule un approfondissement que je n'ai pas le temps de développer dans le cadre de ce bref texte.

AUTEURS

CRISTINA DEL BIAGGIO

Maîtresse de conférences, Université Grenoble Alpes et Laboratoire PACTE.

CAMILLE NOÛS

Laboratoire Cogitamus